

Chronique du 6 avril 2020

En temps de guerre, la résistance s'organise. C'est la vie, la joie, l'enthousiasme, la curiosité qui se mobilisent pour défier l'ennemi avec ses décomptes journaliers, ces familles qu'il sépare, ces soignants qu'il épuise et qu'il emporte, ces fragiles qu'il emmène avec lui si facilement. Malgré le caractère inédit de cette crise, la vie surprend, éclaire les visages, sublime les moments et les lieux ; la vie se faufile là où on ne l'attendait pas.

Pour une femme avoir des enfants, c'est la plus belle des surprises que peut vous réserver la vie. Les regarder grandir et grandir avec eux dans ce nouveau rôle de maman, s'émerveiller de leur personnalité qui s'affirme au gré des saisons, avoir peur pour eux à chaque instant. Assister au premier concert de violon avec fierté au milieu de parents qui sont tous convaincus que le son de leur enfant est différent, consacrer ses samedis entre le dojo, le conservatoire et la patinoire mais tellement heureuse de voir leur vitalité. Les stimuler sur le plan scolaire, redouter le moment de leur premier amour avec cette certitude que de toute façon ils reviendront vers moi, attendre les vacances où on a enfin la possibilité de profiter des enfants à fond et où la vie de famille vous redonne de l'oxygène pour les 6 mois qui vous séparent des prochaines vacances. Bref des petits bonheurs de chaque instant qui vous font dire au bureau « les enfants ça grandit trop vite, on n'en profite pas assez ».

Et puis l'ennemi est arrivé avec son cortège de mesures restrictives, écoles, collèges, commerces, cinémas, salles de sport tous fermés. La peur collective s'est installée pour soi, pour les siens, le repli sur soi et chez soi avec 4 personnes dans un 70 m² 24 heures sur 24. Dans un premier temps, il a fallu rassurer les enfants tout à fait incrédules devant une situation qui leur semblait relever d'un film de science-fiction, les entourer d'affection, mettre de la fantaisie dans la vie quotidienne pour que personne ne tombe dans l'ennui ou la sinistrose, en réalité tenter de normaliser une situation qui ne l'était pas. Mais très vite de l'urgence sanitaire générale on est passé à une urgence familiale tout à fait singulière et au bout de deux semaines on était déjà au bord de l'implosion. Mon fils se levait vers 12h30 pour exhiber ses « Chocapic » au lait d'amande en plein déjeuner familial, nous priant de parler moins fort parce qu'on était « soulants », la petite avait poussé tous les meubles du salon pour reconstituer la piste de modern-jazz car tous les sportifs de haut niveau l'avaient dit « vous pouvez très bien faire du sport à la maison ». De sorte que pour lire mon roman dans mon fauteuil coincé entre le bahut et la table de salon, il me fallait allumer la lumière à 13 heures de l'après-midi car le bahut prenait toute la lumière du jour. Le télétravail c'est formidable mais avec mon fils en battle sur son jeu vidéo qui prend toute la bande passante de la Wi-Fi, j'avais une chance sur trois de conserver les échanges avec mes collègues. Je ne parle pas de ces moments redoutés où il faut se mettre aux devoirs, les enseignants avaient bien insisté sur le nécessaire engagement des parents auprès de leurs enfants mais personne ne m'avait prévenue que je mettrais 2h 15 à comprendre l'exercice de techno et que pour suivre la dictée de la petite il me fallait conserver mon portable à la main pour vérifier toutes les 3 minutes les accords des participes passés, au risque de perdre toute crédibilité. Je vous épargne les scènes pour que je ramène des courses un Mac Do au Drive et ma difficulté à convaincre que ce n'est pas un produit de première nécessité, le tout dans la pédagogie jusqu'à ce que je m'énerve un bon coup et que pour me calmer j'aie leur concocter non sans malice une excellente purée de pois cassés. Il m'a fallu également me battre pour récupérer ce bas de jogging que le grand ne lâche plus depuis 15 jours et qui rêve d'un passage en machine, tenter de prouver à mes enfants que sortir le chien c'est autorisé et que ça permet de prendre l'air. Sauf que ramasser les cadeaux d'un pauvre chien enfermé toute la journée et qui a besoin de se soulager, ça donne envie de vomir à ces petits, donc deux solutions : me fâcher avec tous mes voisins en ces temps de tension

ou bien m'y coller moi-même, je n'ai pas besoin de vous donner l'option car vous l'aurez compris par vous-même.

Bref en 5 semaines j'avais compris en accéléré pas mal de choses : à commencer par la formidable compétence des profs de mes enfants à la limite des super pouvoirs, le rôle des grands-parents quand ils sont là et pas partis se mettre à l'abri dans le sud de la France, la nécessité d'un règlement intérieur à la maison. J'allais arrêter de dire que le niveau scolaire avait baissé et je prenais conscience que maman pouvait être un boulot à plein temps sur un 90 heures/semaine. Pourtant quand je les regarde, je me dis que je me battrais comme une lionne pour que ce fichu virus ne s'attaque pas à eux et que je suis prête pour cela à tous les sacrifices. Quand je les regarde, je pense à tous ces gens seuls en confinement, à ces familles séparées par la maladie ou pire, à la fragilité d'un bonheur que je croyais solide, à la précarité de la vie dans une société où l'on croit tout sous contrôle. Alors demain lorsque tout sera fini, j'en suis certaine, je profiterai encore plus de cette vie qui m'aura été épargnée, de mes enfants, de mes parents ; pour autant je reverrai peut-être deux ou trois petites choses dans mon organisation.

Tenez-le-vous pour dit monsieur l'ennemi, quand vous semez la mort, moi la Vie je m'installe à côté de vous et petit à petit, cela prendra le temps qu'il faudra mais je gagnerai du terrain.